

des efforts surhumains, mais l'enfant, dans le spasme de l'agonie peut-être, serrait, serrait... Il ne pouvait même pas, le malheureux, lui faire lâcher prise, et il se sentait à bout de force, épuisé, entraîné par le courant.

—Au secours ! au secours ! cria Suzanne.

Mais la campagne était déserte, les maisons éloignées et personne ne l'entendit.

—Au secours ! répéta-t-elle.

Hélas !

Elle restait là, les yeux fixés sur cette eau qui l'épouvantait, et compta les secondes aux pulsations de son cœur.

Mais les secondes, les minutes se succédèrent le temps passa et le malheureux garçon ne remonta pas.

Alors, croyant peut-être qu'il reviendrait plus loin, elle se mit à courir le long du ruisseau démesurément grossi.

—Et... et le sac ? pensa-t-elle soudain.

Elle revint sur ses pas, le prit, le serra sur sa poitrine, comme s'il restait encore après lui la chaleur du corps disparu, et reprit sa course affolée.

Comme elle ne rencontra personne qui pût lui venir en aide, et qu'il n'y avait plus à s'illusionner sur le sort de Pierre, elle courut ainsi presque sans s'arrêter jusqu'à la ville et les employés de la petite poste la virent entrer au milieu d'eux, effarée, les yeux hagards.

—Voici, dit-elle en tendant le sac, il y a là-dans une lettre dont Pierre m'a parlé, elle est chargée ; comme... comme il est mort... noyé, si je ne l'avais pas apportée, on... aurait pu croire peut-être qu'il était... parti avec... cette lettre. Je... je n'ai pas voulu... qu'on croie ça !

On la fit asseoir, on la questionna, on essaya de la rassurer et, l'alarme étant donnée, on alla immédiatement faire des recherches qui firent découvrir le corps du malheureux garçon non loin de Mougy. Celui de Toine, aussi, car l'enfant serrait encore la main du noyé.

Il y a des années que cela s'est passé. Suzanne vit encore, mais elle est restée fidèle à la mémoire de son fiancé et, dans la maisonnette où chaque jour en passant, il s'arrêtait, elle vieillit, gardant pieusement au fond de son cœur le souvenir du pauvre facteur rural.

JEAN BARANCY.

Ripap's Tabules prolong life.

LEÇON D'HISTOIRE SAINTES



L'institutrice. — Qu'y a-t-il de particulier à propos de Moïse ?

L'élève. — Il avait un pouce qui pesait une livre.

L'institutrice ahurie. — Hein ! Que dis-tu là ?

L'élève. — C'est maman qui le dit. Chaque fois qu'il met le pouce sur la balance, ça pèse une livre de plus.

L'institutrice. — De quel Moïse parles-tu ?

L'élève. — De Moïse Juret, le boucher.

LES DÉCEPTIONS DE LA GRANDEUR



I
Le saltimbanque. — Me voilà dans un joli pétrin. Le géant chinois est malade.

Le caissier. — Bah. Mais je vais le remplacer.

Saltimbanque. — Hein !

II
Le géant improvisé

III
Et la manière dont il avait été improvisé.

LE GUÉRISSEUR DE SORTS

Le cadi, la ceinture un tautinet défilé, pour digérer à l'aïge les couscous dont il s'était empiifré, était assis au pied du gros frêne du marché. Il feuilletait ses grimoires, la lèvre pendante, la tête enfoncée entre les bourrelets de chair que formaient ses épaules. Autour de lui une centaine de kabyles noirs maigres et sales, se poussaient houleusement pour admirer le gros homme capable de lire couramment dans tant de paperasses.

Après quelques mots marmottés à voix sourde, le cadi prononça plus haut, en traînant la fin des phrases : " Au nom du Dieu puissant et miséricordieux ! Les biens de Saïd ben Ali Naït Mahomed ou Kaci, tels qu'ils sont connus de tous, saisis par autorité de justice, sont mis en adjudication publique, ils demeureront la propriété du plus offrant et dernier enchérisseur. Outre les frais, la mise à prix est de trente duros ! "

Un long silence suivit : " Il n'y a pas d'acquéreur ! " dit enfin le bon homme d'un ton de regret. Une poussée plus forte se fit sentir dans la foule du public et un petit homme grisonnant, sec comme une tige d'orge en août, portant le costume bleu des turcos, se campa d'un bond en face du grave magistrat, en criant : " Il y a un preneur ! "

L'assistance regarda un moment avec stupéfaction : puis les anciens reconnaissant le sergent Larbi ou Saïd, dont on avait annoncé la mise à la retraite, se précipitèrent sur lui la bouche pleine de salamalecs.

Pendant le brouhaha, on entendit vaguement, le gros Cadi, enchanté d'être débarrassé de l'affaire où il pensait perdre ses frais, soupirer entre deux hoquets (je mets " hoquets " par politesse) : " Adjugé ! " Le sergent Larbi ou Saïd fut donc moyennant la somme de 150 francs, déclaré adjudicataire des biens de Saïd ben Ali, tels qu'ils sont et se comportent, c'est-à-dire, une maison ayant jadis servi d'azib au caïd Ali, 3 journées de labour, 300 figuiers, 10 pieds de frênes et cinq oliviers, le tout arrosé par une forte source.

Le marché était bon, mais personne n'avait l'air de comprendre pourquoi Larbi avait acheté la terre ainsi vendue. Au fond, il ne le savait guère lui-même : une idée de tirailleur guilé, le désir d'étaler les belles pièces provenant de sa masse et de ses primes. Peut-être aussi croyait-il ne pas être déclaré adjudicataire et avait-il simplement trouvé originale cette façon de se présenter à ses coreligionnaires civils après une longue absence ?

Les kabyles le regardaient en ricanant pendant qu'il payait entre les mains du cadi le prix d'acquisition.

Larbi s'étonnait du bon marché, de la belle affaire qu'il avait faite ; le cadi le complimentait narquoisement, lorsque ses deux frères cadets s'approchèrent lui.

Ils l'emmenèrent à l'écart et le questionnèrent : était-il vrai qu'il avait acheté la terre de Saïd ? — Eh oui, répondit joyeusement Larbi, je crois même l'affaire bonne ; ce terrain valait au moins 3,000 francs autant que je me le rappelle ! — Sans doute, sans doute, répondit-on, il vaut plus encore, mais... — Mais quoi ? dit le sergent. Le frère interrogé baissa la tête et cluchotta à l'oreille du tirailleur : La maison a un sort ! — Larbi, un moment interloqué, se prit à rire en se tenant les côtes. Les deux frères très graves, répétèrent en chœur La maison est hantée !

— Hantée ? et par qui, dit le sergent incrédule. — Par l'ancien propriétaire, celui auquel les Français ont coupé la tête et qui demande probablement vengeance : il revient, nous te l'assurons et tous ceux qui ont essayé d'habiter son immeuble, ont eu maille à partir avec lui et ont mal fini !

Allons donc fit Larbi haussant les épaules, ce n'est pas à un vieux turco comme moi qu'on fait avaler de pareilles stupidités. J'ai acheté la terre, l'affaire est bonne, je la garde et, j'habiterai la maison !

— Allah ! Rebbi ! ne fais pas cela, mon frère, c'est tenter Dieu !

— Dieu ou le diable, si tu veux ; n'empêche que je passerai ma première nuit au pays dans la maison qui m'est échue et que j'ai payée. Si le diable vient, je lui tricoterai les côtés comme à un simple autrichien.

Malgré les protestations de ses proches, le sergent se rendit en sa nouvelle propriété, envoya chercher une natte pour s'y coucher et passa, en l'attendant, l'inspection de son domaine. Les arbres étaient verts et vigoureux, les séguias en bon état et les plates bandes pleines de légumes favoris des kabyles : oignons, citrouilles, concombres, le tout pêle-mêle avec quelques pieds d'amaranthes crêtes de coq, que les ménagères mettent dans la viande pour l'attendrir, disent elles.

Larbi s'étonnait de ce beau désordre et demanda railleusement si c'était le revenant qui prenait soin de ce jardin si bien tenu.

Sans doute, lui répondit-on, car personne n'y met plus les pieds ; la vieille Zouina qui l'avait loué au Beylik, a dû, après l'avoir complanté, l'abandonner devant les vexations du chitane. Les légumes continuent à pousser et disparaissent la nuit sans qu'on puisse savoir qui les enlève. Le neveu de Zouina Salem, a monté la garde pendant dix nuits avec un fusil chargé d'une balle d'argent pour rompre le maléfice.

Il n'a jamais rien vu !

— Ah ! fit le tirailleur. Eh bien, je vais le " carotter " ton revenant, voilà des concombres qui sont à point.

Pour qu'il ne les enlève pas cette nuit, je vais me les offrir.